

L'introspection comme pratique

Pierre Vermersch
CNRS URA 1575 LCP

(version française d'un article à paraître au Journal of Consciousness Studies)

Comment accéder de manière réglée à l'expérience subjective ? Comment développer une expertise de l'acte par lequel je peux la connaître ou la reconnaître et fonder une véritable méthodologie reproductible à laquelle il soit possible de former des chercheurs de manière précise et délibérée ? L'idée globale d'une phénoménologie en donne, le sens, en précise le niveau épistémologique, mais n'en fournit pas les savoirs faire, n'en précise pas la pratique, puisque les philosophes qui l'ont fondé et développé (Husserl, Fink, Patocka, Merleau-Ponty, ...) ne l'ont pas explicité et beaucoup de ceux qui s'en réclament aujourd'hui sont plus investis dans l'étude des textes anciens que dans une pratique phénoménologique. La psychologie a établi une longue tradition de méfiance et de rejet de tout ce qui relève du point de vue en première personne. La tradition de la présence attentive donne de nombreuses indications sur les conditions de stabilisation de l'attention permettant de saisir l'expérience subjective (cf Varela et al 1991, Wallace ce numéro) mais sa mise en oeuvre implique un long apprentissage et risque de limiter l'échantillon à quelques sujets bien entraînés. Dans ce contexte, revenir sur l'introspection cela a-t-il un sens ? Ne serait-ce pas même, le pire choix possible ? Tant de critiques ont été formulés à son encontre, les psychologues l'ont presque totalement bannie de leurs manuels, y a-t-il quelque chose à récupérer ? À moins que ce ne soit l'inverse, que la psychologie ayant commencé par cette entrée, un premier renversement a été de passer au-delà pour établir une approche en troisième personne qui de toute manière manquait, et le second renversement qui se présente est de redonner une place au point de vue en première personne.

Simplement la méthodologie en première personne, du fait de l'interdit dont elle a été l'objet n'a pu évoluer normalement et se perfectionner progressivement.

Dans cet article, je n'essaie pas de définir ce qu'est l'introspection. Je cherche à préciser comment il est possible d'en perfectionner la pratique, partant du principe qu'il existe un découplage entre la logique du faire et la logique conceptuelle et qu'il n'est pas nécessaire pour pratiquer l'introspection d'en avoir au préalable une connaissance scientifique exhaustive (supposez qu'avant d'étudier la cognition vous deviez d'abord la définir, ou que pour qu'un sujet lise une consigne vous ayez une connaissance totale de la perception). Alors que les innombrables commentateurs de ce que pourrait être l'introspection, semblent ne l'avoir jamais pratiquée et n'ont rien apporté à son développement. Mon but est donc de mettre en évidence les perfectionnements successifs de la pratique de l'introspection quand elle est mise en oeuvre dans un programme de recherche.

Mon désir serait d'aller directement à la clarification de la pratique de l'introspection, mais avant d'en arriver là il faut revenir sur l'histoire du développement de l'introspection depuis le début du siècle, et traverser le maquis de toutes les critiques adressées à sa possibilité même. J'ai l'impression, depuis toutes ces années que je travaille à prendre connaissance de la littérature relative à l'introspection, d'avoir été, par moments, absorbé par la dimension négative de toutes ces couches de critiques, jusqu'à en oublier parfois la pratique effective de l'introspection.

Faut-il prendre le temps de critiquer les critiques de l'introspection ?

Depuis deux siècles que la liste de ces critiques s'allonge, y en a-t-elle qui ont convaincu ? Trop de bonnes raisons de dénigrer l'introspection rendent ces raisons suspectes ! Après tout, il suffirait qu'une seule soit fondée, les autres ne seraient pas nécessaires ! D'un point de vue un peu radical, prendre le temps de cette discussion est inutile. Inutile d'apporter des justifications, de montrer l'absence de portée de ces critiques, parce qu'aucune dans son principe ne peut emporter la conviction et sur ce point je rejoins la conclusion d'Howe 1991: " Thus it is suggested that if there is an argument against the use of introspection, it has yet to be found" p25. Pourquoi ? Essentiellement parce que la forme de ces critiques, sensiblement la même depuis deux siècles, cherche à prouver un résultat privatif : impossibilité, inutilité, inefficacité, méprise sur l'acte ou l'objet. Et chercher à

prouver l'absence ou l'impossibilité de quelque chose est une entreprise épistémologiquement mal fondée. Si l'on peut montrer qu'une affirmation peut recevoir un déni par le fait d'exhiber un contre exemple, il est difficile, dans le domaine empirique, d'établir avec certitude qu'il ne sera jamais possible de trouver de contre exemples. Seule la capacité de maîtriser l'ensemble des possibles (maintenant et à jamais, sinon ce n'est qu'un sursis) donnerait le pouvoir de démontrer l'impossibilité de l'occurrence d'un type de résultat ou d'événement particulier. La stratégie de recherche visant à prouver l'impossibilité de quelque chose est une perte de temps. Il semble qu'en règle générale il soit bien plus productif de rechercher "dans quelles conditions ... ?", "dans quelles limites ?". À moins que les arguments qui motivent l'essai de démonstration d'impossibilité soient basés sur tout à fait d'autres raisons que des arguments scientifiques, ce qui semble une constante des "adversaires" de l'étude de l'expérience subjective et de l'emploi de l'introspection.

Considérons deux critiques parmi les plus anciennes et les plus tenaces puisque toutes deux viennent de Comte.

La première, dénie la possibilité même de l'introspection au motif d'un dédoublement impossible du sujet qui ne pourrait être à la fois au balcon et dans la rue. "L'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identique, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu ? Cette prétendue méthode psychologique est donc radicalement nulle dans son principe." (leçon 1, p 34). Au premier degré cette critique reposant sur une représentation matérielle des activités cognitive issue de la phrénologie de Gall peut être écartée comme un simple refus de l'évidence. Cependant, à un autre niveau cette question du dédoublement peut être ressaisie non pas sur le thème de l'impossibilité, mais sur celui des difficultés de penser et de modéliser l'activité réflexive qui comme son dénomination le suggère tend à nous piéger conceptuellement dans la métaphore du reflet, dans la représentation d'une conscience comme dédoublement.

Le seconde critique, affirme que l'introspection est inutilisable dans la recherche parce qu'elle modifie l'objet qu'elle vise. James, Binet ont invoqué la possibilité de dépasser cette difficulté par la rétropection. La solution crée bien sûr un nouveau problème : celui de la fiabilité de la mémoire et la nécessité d'établir quel est le lien entre ce qui est décrit a posteriori et ce qui a été vécu au moment où cela était vécu. Mais, cette solution ne fait qu'esquiver la difficulté, en ouvrant vers une méthodologie où l'observation au présent est remplacée par une observation de la présentification du vécu passé. Mais au delà de cette réponse, le fait remarquable est que pour avoir les moyens de cette critique, il faut être informé d'un tel changement éventuel, et comment l'être autrement qu'en pratiquant l'introspection ? Seule, elle permet de savoir s'il y a une modification, laquelle et dans quelle proportion. Puisque connaître mon état interne, comme être témoin de sa transformation, suppose dans tous les cas de mettre en oeuvre le point de vue en première personne ! Dès lors, soit la critique des effets de l'introspection est radicale, mais alors sans valeur, car elle se disqualifie elle-même. Soit elle pointe vers une bonne question (et non plus critique dévastatrice qu'elle espérait être), et alors, elle souligne la nécessité de l'introspection pour en apprécier les effets. L'influence de l'observation sur ce qui est observé est un problème épistémologique de taille, mais il s'étend à toutes les sciences. Il est clair que l'idée d'un observateur qui aurait réussi à être absolument à l'extérieur du système qu'il étudie est une fiction épistémologique.

C'est bien l'intérêt, dans une perspective empirique de passer d'un point de vue méthodologique en première personne ou chercheur et observateur sont confondus, à un point de vue en seconde personne ou les données de base viennent d'autres personnes que le chercheur et peuvent être multipliés dans le cadre d'un plan d'expérience ou d'un plan d'observation. Dès lors on peut inverser les critiques, l'influence éventuelle de l'observation interne, si elle est correctement établie va donner des informations supplémentaire sur les limites de stabilité des états, des actes, des contenus visés dans l'introspection (Piaget 1968 p 186).

Ces deux premiers exemples de critiques pour montrer que dans le principe elles ne sont pas un obstacle réel à la mise en œuvre de l'introspection, reste à considérer son emploi effectif dans des programmes de recherche.

1 - L'évidence des débuts de la psychologie

Si l'on veut penser la psychologie naissante des débuts du XIX siècle il faut considérer que le recours à "l'introspection", au "sens intime", à "l'aperception", visait à étudier ce qui ne tombait pas sous le sens commun,

mais demandait une attitude déjà très érudite : la vie de la conscience, les pensées, les images, la vie affective, et à l'étudier non plus sur le mode purement spéculatif comme le faisaient les philosophes mais à partir de l'observation dans une perspective de sciences naturelles.

Ce point de vue a été tenu dès les débuts de la psychologie, par exemple chez Maine de Biran (1807, 1932) reconnu comme le premier auteur ayant une identité de psychologue (Voutsinas 1964, Moore 1970) mettant au premier plan les événements intérieurs et l'utilisation du sens intime. On était alors dans un point de vue en première personne, dans lequel non seulement ce qui est pris en compte est ce qui apparaît à la conscience de celui qui le vit, mais de plus l'étude est limitée à celui là seul qui s'observe. Pourtant la démarche n'est pas naïve, même si elle est sans contrôle intersubjectif. Par exemple Maine de Biran cerne bien le rôle facilitateur que peut jouer l'effort pour observer les activités intellectuelles. Il étudie l'expérience de la lecture, et montre comment, au moment où nous prenons conscience que nous n'avons pas compris un passage et que nous nous reprenons (Montebello 1994) nous pouvons observer la conscience que nous avons de nos propres actes de pensée à l'occasion de la régulation exercée. Cette insistance inaugurale de l'introspection se retrouvera, avec de fortes nuances, chez plusieurs fondateurs de la psychologie du XIX siècle, comme Brentano 1874, Wundt 1874, ou comme l'exprime la célèbre déclaration de James 1890 décrivant la méthode de la psychologie comme : "introspective observation is what we have to rely on first and foremost and always", dont on trouvera l'écho en France sous la plume de Binet 1894 : l'introspection " l'acte par lequel nous percevons directement ce qui se passe en nous, nos pensées, nos souvenirs, nos émotions" et en 1903 : "Le mouvement nouveau qui se dessine depuis plusieurs années, et auquel j'ai contribué de toutes mes forces, avec la collaboration de plusieurs de mes élèves ..., consiste à faire une plus large place à l'introspection" . Dès cette époque il est de bon ton de se moquer de "l'ancienne psychologie introspective, qui nous demandent (leurs représentants) si par hasard nous n'allons pas, par un retour mal déguisé, emprunter aux vieux philosophes de l'école de Cousin (donc des années 1830) ces méthodes d'auto-contemplation dont nous avons tant rit" ibid p 2 , et de montrer en quoi "l'étude expérimentales des formes supérieures de l'esprit peut être faite avec assez de précision et de contrôle pour avoir une valeur scientifique" ibid p 2.

Ce primat initial de la méthodologie introspective peut nous paraître aujourd'hui très naïf. Mais c'est de le penser ainsi qui est naïf. Il faut réaliser que cette introspection était déjà le produit d'une démarche difficile, supposant une conversion réflexive du regard, une première époque, c'est-à-dire la mise en œuvre de la réduction phénoménologique. Ce premier pas n'a rien d'élémentaire. Suspendre l'attitude naturelle qui consiste à s'intéresser au spectacle perceptif, par exemple, pour en saisir l'effectuation, n'est pas une attitude naïve. Sa compréhension pratique pose à l'heure actuelle de réels problèmes aux chercheurs et étudiants en formation.

De plus, ces auteurs n'étaient pas des adeptes bornés de l'utilisation d'une seule méthode. Tout ceux que je cite, y compris les plus anciens, étaient très au fait de la physiologie de l'époque et de son articulation possible avec le psychique. Ils étaient aussi bien informés de la nécessité de méthodes indirectes pour étudier les enfants, les malades, les animaux c'est-à-dire ceux qui ne disposent pas de la parole.

2 - Le perfectionnement méthodologique : le début du XX siècle

Le début du XX siècle est la grande période de mobilisation de la méthodologie de l'introspection qui va se présenter sous un jour scientifique, puisqu'elle s'appellera "introspection systématique", "introspection expérimentale". Son déploiement s'inscrit dans une grande fièvre intellectuelle, dans le projet d'une psychologie expérimentale scientifique rigoureuse des activités intellectuelles complexes.

Trois centres dominant le paysage : à Paris l'école de Binet et de ses élèves, aux Etats-Unis à l'université de Cornell, Titchener, formé en Allemagne auprès de Wundt qu'il traduira en anglais, et l'ensemble des chercheurs allemands connus sous l'appellation d'école de Wurzburg qui sous la direction de Külpe (ancien élève de Wundt en rupture avec son maître) publièrent intensément pendant dix ans à partir de 1901.

La volonté de s'inscrire dans un cadre méthodologique rigoureux propre à faire valoir le caractère scientifique des recherches s'affirme dans la présentation des recherches. En effet, on est passé depuis le début du XIX siècle d'un point de vue en première personne exclusif, où chercheur et sujet étaient confondus, à un point de vue en "seconde personne" où l'on recueille auprès d'un échantillon de plusieurs personnes des descriptions de l'expérience subjective.

C'est le début d'une autonomie relative du recueil des données par rapport au chercheur lui-même. Quand le chercheur fait référence à ses propres expériences (ce que l'on trouve souvent dans l'école de Titchener) son expérience (précisément signalée comme étant la sienne propre) reste une parmi les autres recueillies.

L'expérience subjective visée est mieux délimitée, contrairement aux recherches du début qui visaient l'expérience de l'effort (mais pas d'une occurrence spécifiée) ou l'examen du courant de conscience en général, on a maintenant des tâches qui sont proposées et qui circonscrivent dans le temps et dans l'objet l'expérience dont il est fait état. Cette orientation vers la réalisation de tâches définies, est en réalité une véritable révolution qui fait donner à ces recherches ce que l'on appelle maintenant le dispositif expérimental et son contrôle. Les tâches sont les mêmes pour tous, elles sont passées dans des conditions identiques (il n'y a pas encore tous les raffinements de systématisation qui s'imposeront de façon stricte trente ans plus tard) avec des consignes définies. De plus la définition de ces tâches conduit les chercheurs à introduire des variables indépendantes en jouant sur le rapport d'une tâche à l'autre, rapport qui permettront dans l'analyse des résultats de faire des inférences sur les disparités de réussites entre tâches et entre sujets. Les chercheurs sont attentifs aux problèmes méthodologiques de description (en particulier Titchener s'est beaucoup exprimé sur ce point, cf la synthèse de English 1921, mais aussi la critique de Mandler et Mandler 1964 sur les excès) du point de vue de la neutralité des termes descriptifs utilisés, de l'attention orientée vers la description de l'expérience subjective elle-même et pas de la réalité évoquée ni du commentaire (Titchener 1912a). On a déjà une amorce du souci de faire décomposer la description en petites unités pour en faciliter la formulation (Watt 1905). Mais on est encore loin d'une conscience précise des exigences de la description et de son guidage non inductif à l'aide d'une véritable technique d'entretien. Une partie des difficultés levée par cette description et par les problèmes d'attention à l'expérience subjective est surmontée par le fait de travailler avec des sujets entraînés à ce genre d'expérience, ce qui ne va pas sans soulever des objections potentielles, puisque si c'est les sujets sont entraînés, ils peuvent en même temps être déformés, au sens d'adaptés aux hypothèses de l'observateur.

Ce sera une question que nous retrouverons : une expertise est-elle souhaitable ? Si oui, qui doit l'avoir développé ? Le sujet lui-même, dans ses capacités d'accès et de description de l'expérience subjective et/ou le chercheur dans ses capacités à guider, à accompagner de manière non inductive le sujet à accéder et décrire son expérience ?

Prenons une recherche en particulier pour comprendre comment ces différents perfectionnements sont mis en place : par exemple la recherche de Watt 1905.

Il a choisi d'étudier l'évocation dirigée (je ne cherche pas ici à rentrer dans la formulation des hypothèses et la cohérence interne des horizons théoriques de l'époque, mais à examiner la forme de l'expérimentation), pour cela il crée un ensemble de six tâches.

D'une part on a une liste de mots inducteurs, d'autre part six consignes : trouver un concept sur ordonné, subordonné, de rapport de tout à partie, de rapport de partie à tout, de coordination, de rapport de partie à partie. On a donc une variation des tâches qui permettra des comparaisons ; ce que l'on a perfectionné depuis c'est que l'on a constitué des listes de mots avec des valeurs d'imagerie etc qui permettent quand on veut utiliser du matériel verbal de savoir d'avance, en référence à une population donnée, comment maîtriser leur valeur inductive a priori du point de vue de la familiarité etc.

Les mots inducteurs sont pour leur majorité des substantifs, ne dépassant jamais trois syllabes. Je n'ai pas trouvé la description de la consigne au sens strict, ni du dispositif qui présentait le mot inducteur, mais on peut comprendre d'après la consigne qu'il était présenté par écrit.

L'échantillon est homogène, il est composé de professeurs et docteurs en philosophie. L'effectif est de six, mais il y a pour chaque sujet quinze séries d'épreuves, passées à raison de deux par jours en moyenne, consacrées chacune à une des tâches (il aurait pu avoir un plan d'expérience mieux contrôlé du point de vue des effets d'ordre), ce qui fait qu'on a au total plusieurs milliers de données élémentaires.

Pour chaque item (induction) le chercheur dispose de la performance réalisée (la réponse induite) et la possibilité de la classer par rapport au respect et à la réussite à la consigne, ainsi que de manière plus qualitative dans le type d'actualisation du rapport entre mot inducteur et réponse induite. D'autre part il enregistre le temps d'élaboration de la réponse, temps qui sépare la présentation du mot inducteur de la réponse. Enfin il recueille la transcription de la description orale de l'expérience subjective vécue par le sujet dans la réalisation de la tâche. Cette description est elle-même fractionnée en quatre moments que le sujet était invité à décrire séparément : 1) la préparation, 2) avant la présentation de l'inducteur, 3) l'apparition de l'inducteur, 4) la recherche du mot induit, et la réponse elle-même. On a ainsi trois séries de données indépendantes pour chaque item de l'épreuve (la réponse à la consigne, sa durée d'élaboration, la description faite après coup du déroulement de cette élaboration) et les possibilités d'analyse et d'inférences que permettent des données aussi riches. Il me semble que nous avons là tous les ingrédients d'une recherche scientifique respectant les règles de la méthode expérimentales.

Ces données ont été recueillies en 1902, publiées en 1905. On a là un plan d'expérience, un contrôle du dispositif expérimental, un ensemble de données indépendantes, complémentaires. S'il doit y avoir des critiques ce ne sera pas sur la méthodologie ! En fait, on a le plus souvent amalgamé des discussions sur l'interprétation des données aux critiques de leur mode de recueil en les réduisant aux seules données introspectives.

Ce que nous voulons souligner en détaillant cet exemple, c'est que dès le début du siècle les critères méthodologiques des recherches basées sur l'introspection (mais pas seulement puisqu'elles utilisent aussi les traces et la durée) étaient "standards" au regard des exigences de la méthode expérimentale. On pourrait prendre d'autres exemples chez les chercheurs de l'école de Wurzburg (Meyer and Orth 1901, Marbe 1901, Ach 1905, Messer 1906, Watt 1906, Bühler 1907), ou dans les autres travaux comme ceux de Binet (1903) ou encore chez les élèves de Titchener (Hayes 1906, Nakashima 1909, Greissler 1909, Pyle 1909, Okabe 1910, Clarke 1911, Jacobson 1911) qui ont largement squattés .

Si l'on veut critiquer ces recherches ce ne sera pas au nom d'un amalgame confus qui laisserait penser qu'elles étaient peu rigoureuses, qu'il y a un siècle les chercheurs travaillaient approximativement et que cela explique que l'on ait obtenu des choses "réputées" peu fiables (mais qui a lu attentivement les protocoles de recherche de cette époque ?). Bien sûr la tentation peut être de convenir qu'il y avait une méthode expérimentale rigoureuse "malgré" le fait qu'il y ait eu recueil de données introspectives ! En revanche, ce qui a fait problème pour l'école de Wurzburg, c'est que les données allaient à l'encontre des hypothèses formulées initialement, laissant les chercheurs devant un magnifique problème à interpréter qui les prenaient à contre pied de leurs attentes. Cela a suscité un grand débat scientifique, Wundt (1907) critiquant sévèrement les expériences menées à Wurzburg au nom d'une pureté méthodologique exacerbée, Titchener (1909, 1913) critiquant l'interprétation des résultats de l'école de Wurzburg, Koffka (1912) critiquant les résultats de Titchener. Je voudrais ici souligner que le débat a porté sur des problèmes d'interprétations contradictoires : existe-t-il une pensée sans contenu évoqué (sans image, au risque d'assimiler le terme d'image à celui d'évocation visuelle, en négligeant les autres modalités sensorielles aperceptives) ? Les travaux de l'école de Wurzburg allaient tous dans le sens de la possibilité de formes non évocatrices de la pensée (sans nier par ailleurs les évocations de toute sortes présentes dans leur résultats). La théorie de Titchener (1909), étayée par ses données et celles de ses nombreux élèves, étant que toute activité mentale s'accompagne d'évocation sensorielle. Mais il distinguait entre l'évocation se rapportant au contenu de la pensée, et l'évocation qui accompagne l'effectuation d'un acte mental. Or, non seulement cette distinction semble avoir échappée aux critiques (de toutes les époques d'ailleurs), mais la notion même d'une évocation accompagnant non pas le contenu, mais l'acte est restée incomprise. C'est probablement un signe très clair de l'incompréhension des données issues de l'introspection que souligne Boring et sur laquelle nous reviendrons plus loin. En fait, le thème général des rapports entre activité figurative et opérative comme disait Piaget, entre

représentation et activité cognitive, reste un problème d'actualité qui certes s'est enrichi de nombreuses théories et données originales, mais n'est pas encore complètement tiré au clair. Si l'on devait rejeter toutes les recherches ayant produit des résultats apparemment contradictoires il faudrait amputer la recherche scientifique de quelques unes de ses plus précieuses découvertes !

Notre présentation va à l'encontre des opinions généralement exprimées sur le caractère faible, insuffisant, peu fiable de ces recherches, or ce n'était pas la méthodologie qui était en cause mais le fait que les données recueillies touchaient directement à un grand problème auquel la psychologie scientifique naissante n'était pas encore préparée. Ces données n'étaient pas trop faibles méthodologiquement, mais trop "fortes" pour les cadres théoriques et épistémologiques dont les chercheurs disposaient. Ils ne pouvaient guère que se positionner pour ou contre l'associationnisme. Leurs attentes étaient si fortes et évidentes que l'obtention de données apparemment contradictoires n'a pas pu être intégré dans leur génération.

Avec ces travaux, on assiste à la naissance d'une longue tradition de recherche qui va se poursuivre jusqu'à nos jours qui consiste à étudier le fonctionnement cognitif à travers la résolution de problème. Le point de départ est basé sur la volonté d'étudier "les fonctions supérieures" en opposition aux partisans d'une étude des actes élémentaires (cf l'opposition à Wundt de son ancien élève Külpe, qui est à la naissance de l'école de Wurzburg), et sur le projet, très neuf pour l'époque, de définir des tâches, des problèmes, afin d'étudier le fonctionnement intellectuel sur une activité finalisée (le sujet a un but) et productive (le sujet doit trouver un résultat, proposer une réponse) ce qui permettra de mettre en relation ce qu'a fait le sujet, ce qu'il dit qu'il a fait et les propriétés de sa réponse finale, ou des réponses intermédiaires quand les traces ou les observables sont disponibles.

3 - La traversée du siècle : neutralité, rejet, incompréhension.

L'introspection en tant que méthodologie va faire régulièrement l'objet de justifications et de défense comme par exemple Burloud (1927a et b, 1937) et les manuels et traités de l'époque tiennent une position généralement mesurée, ils admettent cette méthode à condition qu'elle ne soit pas la seule utilisée. Le grand traité de psychologie de Dumas (1924) dans sa conclusion, sous la plume de l'éditeur lui même, exprime assez bien ce point de vue :

" Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance et nécessité de la psychologie introspective Bien que la psychologie de réaction prétende se passer de l'introspection, nul ne conteste que toute autre forme de psychologie nous serait, sans l'introspection, à jamais interdite. On peut critiquer la portée de la méthode introspective, en signaler les difficultés, faire des réserves sur le genre de certitude qui s'y attache, montrer qu'elle déforme les mécanismes qu'elle veut atteindre, quand elle ne les invente pas de toutes pièces pour la commodités des explications ou le triomphe des idées préconçues, etc, mais, quand on a accumulé toutes ces critiques, on est bien obligé de reconnaître qu'aucune de ces critiques n'est décisive et que les difficultés signalées imposent seulement des précautions à prendre "

Pourtant la place officielle de l'introspection va décliner. Une des mises en oeuvre tardive des plus remarquables est celle d'un philosophe : Sartre (1940) précisément sur la question des relations entre image et pensée, dans le projet de départ du jeune philosophe de fonder une psychologie phénoménologique. Ce faisant, il montrera la finesse et l'intérêt des analyses en première personne sur sa propre activité cognitive, mais ne mobilisera ni le point de vue en seconde personne, ni les contraintes de la méthode expérimentale.

Il est intéressant aussi de citer les réflexions de Guillaume dans son manuel de psychologie de 1932 dans la mesure où il montre de façon dépassionnée la complémentarité des méthodes introspectives et du recueil des observables à partir d'un exemple simple :

12	8	9
4	21	6
7	15	11

" p 11-12, d'un paragraphe intitulé "Introspection et langage", du chapitre initial "Objet et méthodes de la psychologie".

" Apprenez le tableau de chiffre ci-contre de manière à le savoir par coeur. "

Certains, en s'observant avec attention, trouveront peut-être qu'en récitant, ils lisent en quelque sorte sur un tableau imaginaire, ils se servent d'une représentation visuelle. D'autres se guideront sur un souvenir auditif, comme s'ils reproduisaient une mélodie entendue. Les premiers ont une image simultanée de l'ensemble où chaque chiffre occupe sa place ; les seconds entendent mentalement une succession de syllabes. Sur quoi ces descriptions dues à la méthode introspective nous renseignent-elles ? Les résultats ne semblent pas essentiellement différents de ceux que la méthode objective peut donner. Qu'on demande aux personnes qui ont appris le tableau de chiffre non plus de s'observer et de se décrire mais de réciter par lignes horizontales ou verticales, Ces variations sont très difficiles pour l'auditif, qui ne peut guère écrire que dans l'ordre où il a appris ; elles embarrassent moins celui qui est capable d'évoquer un tableau visuel.. ... Ces exemples montrent que la méthode subjective, en tant que, pour être féconde, elle est astreinte à l'expression verbale, n'est pas essentiellement différente de la méthode objective et qu'il s'agit bien de disciplines d'une même science. Nous verrons que les deux méthodes ont contribué au développement de la psychologie. Si la technique purement objective tend à prévaloir en psychologie animale, infantile, pathologique, les deux procédés sont employés concurremment dans la plupart des questions de psychologie humaine normale. On ne doit jamais négliger d'éclairer une expérience en provoquant l'introspection du sujet ; elle aidera à comprendre les résultats objectifs et dispensera souvent de longues expériences de contrôle. "

Cet exemple montre qu'il peut ne pas y avoir d'antagonisme entre différentes approches, il montre les limites que la méthode "objective" rencontre pour savoir comment le sujet s'y prend. En effet les demandes complémentaires peuvent mettre en évidence l'utilisation de différents modes de codage de l'information (simultané/successifs), mais ne précisent pas par exemple si le successif relève de la verbalisation du déroulement des chiffres ou s'il s'agit d'un placement de chaque chiffre suivant un trajet particulier ; si la verbalisation du déroulement des chiffres se fait en utilisant une comptine ou non, met l'accent sur un rythme ou non etc. La mise en relation de ces deux modes d'approche montre encore que l'interprétation des données objectives ne pourrait se faire sans une référence au contenu de l'expérience subjective. Enfin, cette étude me paraît exemplaire quant au fait que ni l'une ni l'autre des méthodes ne donne le sens de ces données, qu'elles ne fournissent pas à elles seules le cadre théorique pour les interpréter.

L'introspection disparaît derrière la verbalisation

Les études de résolution de problèmes vont se multiplier et devenir le paradigme dominant de l'étude de la cognition. Dans le même temps les références à l'introspection vont disparaître. Les discussions de méthode vont porter sur le recueil de verbalisations, c'est à dire sur le produit de l'introspection, à la prise en compte de l'acte introspectif qui permet de prendre conscience de l'expérience va se substituer la verbalisation et dès (1934) avec Claparède va apparaître la consigne vouée à devenir célèbre du "penser à haute voix".

L'introspection semble avoir disparue, le produit de l'introspection, c'est-à-dire les verbalisations, sont seules mises en évidence. Ces dernières, sont publiques, objectivables, elles sont un comportement, tout va bien, c'est scientifique, même si l'on a perdu une part essentielle de ce qui se passe pour le sujet quand on lui demande de décrire comment il a procédé. C'est ainsi que vont se développer d'innombrables questionnaires posant des questions intimes aux sujets sans qu'on se préoccupe de savoir comment le sujet s'y prends pour pouvoir y répondre. Y a-t-il une seule manière de le faire ? Comme le remarque Boring (1953) l'introspection demeure sous un autre nom : les verbalisations. Le cas le plus

remarquable, référence de toute une génération de psychologues de la cognition est celui de Ericsson et Simon 1984, 1993 dont le livre *Protocol Analysis* a remporté un très grand succès. Stratégiquement les auteurs doivent se justifier par rapport au risque de critique de pratiquer l'introspection : ils doivent montrer que l'on peut utiliser les verbalisations descriptives du sujet sans pour autant tomber dans une introspection "non scientifique", ils iront jusqu'à citer Watson pour établir que c'est 'scientifiquement correct' de recueillir de telles données. Ils vont argumenter à partir de très nombreux résultats expérimentaux que la verbalisation simultanée de l'activité en cours ne modifie pas le processus étudié, et que le caractère contemporain de cette mise en mots supprime la plupart des risques de déformation, d'oubli, de rationalisation, qu'une verbalisation a posteriori pourrait occasionner. En parlant d'encodage verbal, de verbalisation simultanée ils arrivent à faire oublier que le sujet pour produire ces verbalisations doit bien accéder à quelque chose pour pouvoir décrire ses actions mentales, le contenu de sa représentation, il met bien en oeuvre un acte cognitif particulier ?

Cette restriction attentive de la méthodologie aux seules verbalisations concomitantes, sans prise en compte de l'acte subjectif qui les produit, qui les alimente, permet aussi de se cantonner à une intersubjectivité très pauvre : une simple consigne de départ de "dire à haute voix" suffira, pas de dimensions relationnelles pas de véritables techniques d'entretien assurant la médiation dans la réalisation de l'introspection pourtant bien présente. Cette manière de faire disparaître l'introspection sous les seules verbalisations est une manière de tolérer sa mise en oeuvre sans se compromettre en la prenant en compte, c'est un témoignage indirect sur l'impossibilité de se passer du point de vue propre au sujet. Mais ce tabou de l'introspection a eu principalement comme conséquence cinquante ans d'absence de développement et de perfectionnement de cette méthodologie.

Si c'était intéressant ça se saurait ... ces données sont sans usages

La remise en cause la plus radicale de l'intérêt d'une méthodologie en première personne pourrait venir de l'histoire de ces programmes de recherche.

On a l'impression qu'ils ont tous disparu brutalement de la scène universitaire. Or, on pourrait penser que quelques soient la force des critiques issues du béhaviorisme ou des effets de mode, s'il y avait eu quelque chose d'intéressant dans les travaux basés sur la méthodologie de l'introspection, ils se seraient poursuivis, même discrètement, par le seul fait de leur résultats. Dans la mesure où ils ne semblent avoir rien produit qui perdure, peut-être peut-on tout simplement continuer à s'en passer ! L'argument paraît bon. Il pourrait nous faire douter de l'intérêt d'aller plus loin, au risque d'être dans la situation inconfortable d'essayer d'avoir raison là où tous, et non des moindres, semblent avoir eu tort devant l'histoire.

Dans un premier temps on pourrait chercher des explications historiques à cette absence de continuité. Tout d'abord, les trois écoles ont disparu avec leur fondateur : Külpe repart à Berlin en 1909 et meurt en 1915, il n'y aura plus de travaux issus de Wurzburg, Titchener meurt en 1927 (Leahy 1987) sans laisser de succession, Binet (1857-1911) réputé pour s'intéresser à mille choses (Avanzini 1974) s'était déjà consacré à d'autres travaux, en particulier son échelle de mesure de l'intelligence. Encore, ce dernier a eu une filiation continue d'abord avec les recherches de Burloud (1927 a, b, 1938), puis, élève de ce dernier,

de La Garanderie (1969, 1989) qui a produit de nombreuses ouvrages à visées d'application pédagogique. À cela, il faut ajouter que la disparition de l'introspection se confond avec les troubles de l'histoire européenne qui ont interrompu de nombreuses lignes de travaux. Tous les travaux se trouvent aussi arrêtés par la guerre de 14-18, les premières publications ne renouent avec le passé qu'en 1921. De même pour les effets de la montée du fascisme : immigration de la psychologie allemande, silence de la psychologie italienne et russe, puis la coupure due à la seconde guerre mondiale

Cette mise en contexte historique paraît à nouveau insuffisante pour rendre compte de la quasi disparition de l'introspection : pourquoi n'y a-t-il pas eu résurgence dans les années 50 ? Je crois que le vrai problème est celui du sens des données descriptives accessibles par l'introspection. La critique ne porte plus alors sur la méthodologie de recueil mais sur l'intérêt des données recueillies, sur leur fonctionnalité.

Ainsi, l'introspection serait inutile parce que les mécanismes et propriétés essentielles du fonctionnement cognitif ne relèvent pas de l'expérience subjective, ils sont sub personnels. C'est une des interprétations possibles des résultats relatifs à la mise en évidence d'une pensée sans image de l'école de Wurzburg : l'essentiel du fonctionnement de la pensée n'est pas accessible à la conscience, ne comporte pas de phénoménalité qui pourrait être décrite. Autrement dit, ne demandons pas au sujet ce dont il ne peut rien savoir. En fait la prémisse est juste : il existe un nombre considérable de faits étudiés par les psychologues que seul un appareillage particulier ou des inférences statistiques permettent de mettre en évidence. La faute de raisonnement consiste à conclure que du fait qu'il y a des faits inaccessibles à la conscience, tout ce qui est accessible à la conscience est inintéressant ou non scientifique a priori. Ce qui est absurde, et en tout état de cause non établi. Cependant, la question qui s'ouvre alors est celle du sens et de la fonction des éléments psychologiques qui relève de la conscience phénoménologique, ceux que le sujet peut expérimenter.

C'est une des critiques les plus vives qui a été adressé aux travaux de Titchener par Boring (op. Cit p174). Ce dernier cite en particulier une anecdote où J. W. Baird un élève de Titchener a fait une démonstration de questionnement introspectif au congrès de l'APA en 1913, et où il décrit la réaction générale comme une incompréhension de l'intérêt de tous ces descriptions perçues comme "... a dull taxonomic account of sensory events which, since they suggests almost no functional value for the organism, are peculiarly uninteresting to the American scientific temper". En particulier, il était fait état de sensations kinesthésiques pendant le déroulement de la tâche, dont on ne savait que faire. Autant une image visuelle peut soutenir un raisonnement, peut se décrire dans les termes des propriétés de la tâche, autant la présence d'une sensation kinesthésique ne semble avoir aucun intérêt par rapport au fonctionnement intellectuel. C'est précisément sur cette dimension sensorielle que va se jouer l'incompréhension. La psychologie de la pensée du début du siècle s'attendait dans le prolongement du sensualisme à cerner le fonctionnement cognitif par les images conscientes supposées accompagner toute pensée, elle découvre la dimension non imagée de la pensée, sa dimension opérative (au sens de Piaget), sa dimension finalisée. Les études de résolution de problème vont rechercher les lois logiques d'enchaînement des étapes du raisonnement structurées par le contenu du raisonnement. Dans ce cadre, la dimension sensorielle de la pensée, rejetée dans un premier temps comme une hypothèse dépassée, est dans un second temps totalement oubliée par les programmes de recherche.

En fait, ce seront les praticiens (enseignants, rééducateurs, orthophoniste, entraîneurs etc) qui vont lui donner sens, qui vont prendre en compte la modalité sensorielle dans laquelle un contenu de pensée, un acte mental est expérimenté comme étant utilisé. Ces pratiques sont innombrables, les articles et ouvrages ne sont pas en proportion de ce qui s'est développé depuis cinquante ans d'oubli apparent de l'introspection. Ce point devrait faire l'objet d'un développement pour lui tout seul tellement il est lourd d'implication. Car ce développement du recueil d'information issues de l'expérience subjective et mobilisant (sans être thématiqué comme tel, l'introspection) fait apparaître tout un ensemble de propriétés de la cognition, liées à l'utilisation de sa propre cognition (de manière principalement pré réfléchie) : comment je me donne une image, comment j'organise des informations dans ma représentation, quels sont mes critères de reconnaissance d'une identification. Il est évident qu'il existe de nombreuses recherches en troisième personne sur ces points, mais ce que révèle ces pratiques c'est qu'il y a un découplage entre ce que le sujet sait faire pratiquement avec sa propre cognition et les lois plus profondes qui en objectivent les propriétés. Ce à quoi on peut accéder par la description de l'expérience subjective paraît secondaire ou moins central, mais on pourrait dire aussi qu'il s'agit du "manche" de la cognition, certes la lame est l'essentiel, mais impossible de s'en servir sans le manche. Ou plutôt la manière d'utiliser le manche décrit la réalité de la pratique subjective des activités cognitives. Ce fait remarquable est congruent avec le fait que ces données issues de l'introspection s'avèrent les plus directement pertinentes aux métiers qui forment, rééduquent, soignent, perfectionnent ces activités.

Ce qui donne sens aux informations issues de l'introspection se situe dans les pratiques, en tant qu'elles sont des révélateurs de leur fonctionnalité, de leur pertinence. Inversement les pratiques des psychothérapeutes, des rééducateurs, des entraîneurs, mobilisent des savoirs faire qui se sont construits de manière pragmatique, à partir de la pratique professionnelle elle-même, à l'écart des programmes de recherches universitaires en sciences cognitives qu'ils semblent largement déborder.

Dans un premier temps l'introspection a semblé aux chercheurs du début du siècle la seule voie méthodologique utilisable, dans un second temps elle a été conservée au mieux comme procédé auxiliaire, ou utilisée à condition qu'elle ne soit pas nommée et qu'on se contente de se référer au produit sous forme de verbalisation. Il me semble que la prise en compte de l'expérience subjective ouvre un nouveau programme qui n'est pas seulement à penser comme complémentaire aux recherches en troisième personne, mais aussi comme niveau d'analyse propre qui pourrait relever d'une psychologie phénoménologique.

4 Perfectionner l'introspection ?

Avons nous amélioré la méthodologie de l'introspection depuis Maine de Biran ? Si toutes les critiques qui ont pu être formulées ne sont pas décisives, alors en quoi pourrait consister le perfectionnement de la pratique de l'introspection ?

Nous pouvons chercher à répondre à ces questions en envisageant successivement l'introspection :

- comme source de données empiriques,
- comme question épistémologique, éthique et pratique,
- comme acte.

L'introspection comme source de données empiriques.

Comme source de données empiriques l'introspection fournit des verbalisations descriptives en seconde personne de ce qui peut apparaître au sujet, dans les limites de ce qui est déjà conscientisé, ou qui pourrait être conscientisable, à ce titre l'introspection ne pose pas plus de problèmes que toutes les autres données, ou, ce qui revient au même, tout autant. Pas plus que toute autre donnée, ces verbalisations ne sont réputées vraies a priori, le fait que ce soit le sujet qui verbalise sa propre expérience ne les rend pas plus certaine a priori. Tout autant que les autres elles vont être soumises à une évaluation critique, et surtout être insérées dans un dispositif de recherche qui va permettre de corréliser avec d'autres séries de données indépendantes (traces, observables, temps), le jeu des variables expérimentales comme les choix d'échantillonnage vont jouer leur rôle habituel que ce soit dans un plan d'expérience ou un plan d'observation (Vermersch 1983). Ce point de vue, n'est pas nouveau, on le trouve régulièrement exprimé par des auteurs qui ne comprennent pas l'acharnement critique qu'a subi l'introspection (Radford 1974 par exemple). Piaget dans son ouvrage polémique de 1968 qui vise la psychologie philosophique le précise :

p 168 " Il reste par contre le problème de l'introspection et c'est sur ce point que nous nous rapprochons de la différence essentielle entre psychologie scientifique et philosophique. Mais cette différence ne tient nullement , comme on pourrait le croire à l'emploi de l'introspection comme telle.192 Même quand il fait de l'introspection, le psychologue scientifique cherche des contrôles, ce qui n'est pas de l'objectivisme puisqu'il s'agit de la conscience, mais de l'objectivité"

D'ailleurs, chez les psychologues à vocation scientifique ce point de vue était déjà tenu dès le début du XXIème siècle comme j'ai essayé de le montrer plus haut en rappelant les travaux de l'école de Wurzburg, de Binet, de Titchener et ses élèves. Le perfectionnement s'est confondu avec l'évolution générale de la méthodologie de recherche, même s'il reste encore à trouver des procédés de traitement des données de verbalisation qui en facilitent l'exploitation (Ericsson and Simon 1984, 1993).

L'introspection comme question épistémologique.

Si la psychologie a bien ce redoutable privilège de travailler sur un objet à double face puisque elle fait partie des disciplines qui ont pour objet d'étude un sujet, la question de l'articulation entre le point de vue en première personne et le point de vue en troisième personne qui s'appuie sur les traces et les observables demeure, même si dans un premier temps il a été plus simple de la mettre de côté (régulation de type bêta selon Piaget 1975 qui consiste à essayer de maintenir l'équilibre en ignorant la source de perturbation). En ayant tenté d'ignorer les données en premières personnes nous nous sommes surtout abstenu de développer compétences et capitalisation d'expériences pour développer une méthodologie rigoureuse à laquelle nous puissions former les chercheurs. Maintenant que la psychologie est rassurée sur son statut de science de plein droit, peut-être serait-il possible d'arrêter de se faire peur avec l'introspection et essayer d'étayer le point de vue phénoménologique, de manière à l'articuler avec les autres données. Il paraît assez évident par exemple que les données de plus en plus fines issues des techniques de neuro-imagerie appellent une articulation plus précise avec la description de l'expérience subjective censée être induite par les tâches et les consignes. Tant que les comparaisons portent sur des situations très contrastées (perception visuelle versus image visuelle par exemple) le moyennage permet d'obtenir des résultats où la variance résiduelle peut être laissée de côté, mais toute l'histoire de la recherche montre que tôt ou tard on a besoin d'affiner la typologie qualitative des données par sujet, sinon par essai, de façon à mieux intégrer les sources de variation inter et intra individuelles (Marquer & Pereira 1995).

Au delà de cet aspect épistémologique, plusieurs auteurs soulignent la motivation éthique de la prise en compte de l'expérience subjective (Varela et al 1991, Howes 1991) : peut-on rester plus longtemps aveugle à cette dimension ? N'y a-t-il pas un devoir à donner une véritable dimension scientifique à la subjectivité ? Je rajouterai pour ma part que ce qui est aussi en jeu est l'articulation entre les innombrables pratiques qui mobilisent les données en première personne (enseignement, remédiation, rééducation, entraînement, coaching, thérapie etc) et le vide scientifique actuel sur tous les aspects du fonctionnement cognitif qui ne peuvent s'appréhender qu'au niveau phénoménologique.

L'introspection comme acte.

Mais ces deux points de vue n'ont fait que déblayer le terrain, si je m'arrêtais là, je resterais dans la position -constante depuis le début du siècle- qui consiste à parler autour de l'introspection sans l'aborder comme pratique concrète, c'est-à-dire comme acte psychologique effectivement mis en oeuvre par un sujet singulier. Cependant là aussi il me faut distinguer différents aspects, le premier concerne l'introspection en tant qu'activité réflexive, le second touche à la verbalisation qui n'est que la suite du premier temps.

Introspection et activité réfléchissante.

En quoi consiste le fait de considérer l'introspection comme un acte ? Il y a tout d'abord une fausse évidence à dépasser, comme si le fait de nommer le caractère d'acte épuisait ce qu'on pouvait en dire, on rencontre d'abord l'obstacle bien connu maintenant de la didactique et de la psychologie, le caractère implicite de la dimension procédurale. Décrire une structure d'acte demande d'en décrire le déroulement temporel à différent niveaux de granularité :

l'enchaînement des sous-but, la succession des étapes, et au sein de chaque étape les actions élémentaires avec leurs facettes d'effectuation et de prise d'information, puis les micro opérations etc (Vermersch 1994).

Mais pour opérer une telle description il est non seulement nécessaire de pratiquer l'introspection (il faut bien se référer à un vécu) mais de plus, il est nécessaire de viser l'acte lui-même comme expérience subjective. Autrement dit, procéder à l'introspection de l'acte d'introspection, ce qui n'a jamais été fait par les psychologues mettant en oeuvre l'introspection. Seul Titchener (1912 b) a posé la question de la description de la pratique de l'introspection sans donner des réponses satisfaisantes :

p500 " Experimental introspection, we have said, is a procedure that can be formulated ; the introspecting psychologist can tell what he does and how he does it."

Car après avoir passé en revue les publications de l'école de Wurzburg, puis les siennes et ceux de ses élèves, les conclusions sont pauvres : "it is evident that this account are meagre; it is evident, too, that they contain an unsifted mixture of fact and theory, of exposition and valuation" p506 op cit, et un peu plus loin : "One gets the impression, indeed, that the experimenters, or at least the earlier of them , took the introspective method for granted : they were setting a straightforward task, which the trained observer was competent to perform" p507 op cit. Finalement, la moisson est décevante, ce qu'il va tempérer en plaidant la nouveauté de cette démarche et la nécessité de son perfectionnement mais qui laisse entière la question de savoir en quoi consiste la pratique de l'introspection. Je n'ai pas recensé dans toute la littérature ce rapportant à l'introspection une position plus lucide et claire que celle exprimée par Titchener. Pourtant ce qu'il n'a pas vu dans cet article c'est qu'il n'exploitait que des informations de seconde main, dans tout ce qu'il cite c'est le discours en troisième personne des expérimentateurs qui est pris en compte, il n'y a aucune référence à des descriptions en première personne de la pratique de l'introspection. Ce qui a manqué c'est la prise de conscience de ce qu'il fallait faire pour mener à bien une étude en première personne de l'acte d'introspection, c'est-à-dire utiliser à titre d'instrument ce que l'on souhaitait étudier, en mettant en œuvre une étape supplémentaire, que les philosophes nomment une "surréflexion" (Misrahi 1997).

Essayons de clarifier le cadre permettant de mettre à jour l'acte d'introspection.

Considérons le schéma ci-dessous : en un temps t1 le sujet réalise une tâche, il vit quelque chose, ce vécu est un premier vécu de référence (V1) par rapport à la suite. Dans le cadre d'un travail de recherche, le sujet, seul ou avec une médiation, essaie de décrire son vécu V1. Pour cela en un temps t2, plus ou moins proche de t1, il va viser le vécu V1. Ce faisant il vit un autre vécu V2 qui consiste à accéder à V1 et à décrire ce qu'il peut en conscientiser.

Notons au passage que ce mouvement de visée rétrospective de V1 demande une première réduction au sens phénoménologique du mot, donc une donation, qui fait que l'acte que j'accomplis de manière naturelle, transparente, (me donner l'image d'un mot dont je cherche l'orthographe par exemple), devient objet pour mon attention. Pour qu'il y ait donation de l'acte par lequel j'évoque l'image visuelle d'un mot, il faut une première rupture d'évidence.

Maintenant, pour savoir en quoi consiste l'acte d'introspection, c'est V2 qui doit être visé, le problème s'est décalé : pour savoir comment j'accède à V1 pour le conscientiser et le décrire (ce en quoi consiste l'accomplissement de V2), il faut que j'opère une nouvelle réduction/donation, qui dans un temps t3 ultérieur, vise le déroulement de l'acte d'introspection pratiqué en V2 . Le contenu de V2 est le vécu passé V1, alors que le contenu de V3 est l'accomplissement passé de ce que je faisais en V2. Il faut qu'il y ait eu un acte du type de celui qui est advenu en V2 pour que V3 soit praticable. Autrement dit il faut avoir soi-même une pratique de l'introspection (temps V2) pour penser se le donner comme objet d'étude et pratiquer l'introspection de l'introspection. Cela n'avait tout simplement jamais été fait dans un contexte de recherche scientifique !

Pour mieux cerner la pratique effective de l'introspection il faut certes la pratiquer (ce qui semble avoir échappé à de nombreux commentateurs). Trois éléments sont à prendre en compte : le temps de surréflexion, la description de l'acte, l'originalité de l'activité réfléchissante.

L'accès au temps de pratique de l'introspection (V2) et sa description sont les conditions essentielles d'une compréhension de sa mise en oeuvre.

Mais tout aussi essentielle est l'utilisation de la catégorie de l'acte. C'est la condition pour dissocier, dans la description, le contenu de l'activité, autrement dit le thème, par exemple le mot dont je recherche l'image, et l'acte par lequel je me donne cette image. L'absence de cette distinction entre contenu et acte me semble avoir considérablement gêné les psychologues du début du siècle, les limitant à des descriptions en terme d'état mental, ou d'image, et à ignorer le déroulement temporel qui sert de guide fondamental pour organiser la description précise de toute activité .

Avec la distinction entre les différents vécus V1, V2, V3, et celle différenciant contenu et acte nous n'avons fait que mettre en évidence le cadre nécessaire pour saisir l'introspection en tant que déploiement d'un acte, mais l'acte lui même reste à décrire.

En essayant de le faire, le premier résultat que l'on obtient c'est le sentiment de pauvreté, d'indigence, de platitude de la description qui vient au tout début : ce qui est facile à décrire (et encore de manière globale et très synthétique) c'est le contenu de l'acte, ce à quoi il se rapporte, par contre la saisie du déroulement temporel est lacunaire et très limitée. On a l'impression rétrospectivement de rejoindre les lamentations de Titchener sur la maigre moisson de données quant à ce qui concerne la saisie de la pratique de l'introspection, ou l'aveu de Lyons (1986 p 21) quand essayant de reproduire la recherche d'un des élèves de Titchener, Okabe (1910), il conclut que l'expérience s'est arrêtée avant d'avoir commencée, les sujets n'ayant rien à décrire. En réalité cette pauvreté initiale n'est que le symptôme typique de l'activité réfléchissante, c'est-à-dire de l'activité cognitive mise en oeuvre pour opérer une prise de conscience, donc pour se rapporter à quelque chose qui n'a pas encore fait l'objet d'une conscientisation : le second temps est caractérisé par un vide, plus ou moins durable. A la différence de l'activité réfléchie à réponse rapide (le contenu est déjà conscientisé, au pire il est momentanément pré conscient) l'activité réfléchissante est une activité constituante, elle crée de nouvelles données au plan de la représentation (si l'on suit ici le principe du modèle de la prise de conscience de Piaget 1974), qui débute par une étape de

réfléchissement), et cette création demande du temps. Le principal obstacle est que le sujet qui se base sur ce à quoi il accède le plus rapidement et aisément, c'est-à-dire la conscience réfléchie, est alors convaincu qu'il sait qu'il ne sait rien ou quelques généralités au mieux. La pratique de l'introspection, donc de l'activité réfléchissante, montre que le "remplissement" s'opère par étape, sur un rythme différent de l'activité réfléchie, que des conditions sont nécessaires : suspension de l'activité habituelle de manière à laisser un vide temporaire pour que puisse s'opérer un nouveau remplissement, accès au vécu de référence suivant une véritable présentification de la situation passée (dont le critère est la présence d'impressions sensorielles sur le mode du revécu). Rentrer dans le détail de la description de cette activité réfléchissante dépasse les limites de cet article, mais ce qui me paraît essentiel et novateur c'est la mise en évidence d'une difficulté initiale propre à la mise en œuvre de tout acte d'introspection intentionnel (visant à produire réellement une description détaillée), difficulté qui n'a pas été vue et encore moins étudiée, mais qui maintenant peut être dépassée.

Le perfectionnement de l'introspection suppose l'invention de moyens pour dépasser cette difficulté d'accès : deux voies sont possibles, qui supposent toutes deux une médiation, et aussi un apprentissage suivi d'un temps de pratique pour développer une expertise. Mais cette expertise peut être le seul fait du sujet qui s'observe ou du médiateur qui conduit un entretien :

1/ Cette expertise peut avoir été acquise par celui qui pratique l'introspection. Cette voie a été empruntée dès le début du siècle par Wundt ou Titchener, qui insistent tous deux (quoique avec des modalités très différentes) sur la nécessité de former des "observateurs", de les entraîner longuement jusqu'à ce qu'il soit fiables du point de vue de ce qu'ils décrivent. Cette expertise n'était donc pas vérifiée sur la pratique de l'accès à l'expérience subjective (dimension surréflexive) mais sur le calibrage des résultats attestés par les verbalisations. Une toute autre manière de procéder est mise en œuvre dans la formation d'un méditant qui apprend dans et par la pratique accompagnée, à stabiliser son attention, et à distinguer des objets d'observation qui n'étaient pas saillants au premier abord. La grande différence avec les psychologues, c'est que ces derniers n'étaient pas eux-mêmes très experts et étaient bien incapable de donner des conseils sur le déroulement de la pratique elle-même, alors que les pratiques contemplatives ont de nombreux siècles d'entraînement et une pédagogie très au point. Cependant cette solution a l'inconvénient de nécessiter beaucoup de temps de formation, et de ne rendre disponible pour la recherche qu'un nombre réduit de sujets, et de limiter encore plus l'échantillonnage si l'on s'intéresse à des activités particulières (par exemple si je dois croiser ce critère d'échantillonnage avec celui de l'apprentissage des partitions chez les pianistes). Par contre pour certains thèmes de recherches, il se pourrait que ce soit essentiel de pouvoir tabler sur de tels sujets experts dans la mesure où ils seraient les seuls à être capable d'accéder à certains objets de recherche par exemple très brefs ou à la limite de la discrimination.

2/ On peut aussi penser la méthodologie en seconde personne basée sur un accompagnement ayant pour but d'aider au déploiement du geste intérieur permettant d'accéder au vécu de référence, puis de guider la verbalisation. Dans ce cas l'expertise de l'acte d'introspection est portée principalement par celui qui accompagne, elle constitue une des dimensions de la mise en œuvre d'une technique d'entretien. C'est ce que j'ai choisi de développer avec les techniques de l'entretien d'explicitation (Vermersch 1994). L'inspiration en est issue des pratiques psychothérapeutiques contemporaines qui utilisent sans cesse l'introspection pour accéder au revécu d'événements traumatiques. Mais il n'est pas nécessaire pour présentifier le passé qu'il soit traumatique, ou encore pour guider une personne vers le revécu d'un moment passé il n'est pas nécessaire d'être thérapeute ni d'être en situation de psychothérapie ! L'avantage de cette solution est de ne pas supposer comme préalable que le sujet ait une expertise personnelle de l'introspection, et donc d'avoir la possibilité dans un recueil de données en seconde personne de pouvoir élargir facilement l'échantillon ou comme nous le faisons dans les recherches actuelles de prendre en compte tous sujets appartenant à la population visée. La limite c'est que tous les objets d'observation ne seront peut-être pas accessibles de cette manière : pour l'accès à des objets très brefs, ou particulièrement discret la médiation de l'entretien peut se révéler insuffisante.

Il me semble que ces deux voies de médiation et d'expertise relatives à l'accès à l'expérience subjective doivent être conservées et utilisées de manière complémentaire suivant les programmes de recherche.

Le travail de surréflexion montre que développement de l'introspection suppose le déploiement contrôlé de l'activité réfléchissante comme condition de prise de conscience du vécu, qui autrement reste largement pré réfléchi. Autrement dit, il y a un gisement d'information potentiel qui concerne non seulement les données en

première personne relative à l'expérience subjective, mais de plus, la plus large part de ces données n'est accessible qu'à la condition de créer les conditions d'une prise de conscience rétrospective. Ce qui est le véritable sens de l'activité réfléchissante. Dans la plupart des recherches on a cru qu'il suffisait de demander au sujet une description pour en obtenir une, ou de prolonger de quelques questions pour avoir les réponses. Il suffit d'avoir essayé pour découvrir que ça ne marche pas comme cela. Pour que le sujet puisse décrire il faut qu'il ait véritablement opéré une présentification du vécu de référence et qu'il suspende sa manière de faire habituelle pour que lui apparaisse ce qui n'existait jusqu'alors qu'en acte (ce qui est une définition du pré réfléchi). C'est cet obstacle, ou cette condition, qui rend nécessaire une médiation et un apprentissage.

Introspection et verbalisation.

Mais l'activité réfléchissante qui caractérise l'introspection dans sa manière de se rapporter au vécu pré réfléchi n'a d'intérêt pour la recherche que pour autant qu'elle crée des données, c'est à dire que pour autant que le sujet verbalise ce qui lui apparaît, la verbalisation ne se confond pas avec le tout de l'introspection, elle n'en est qu'une facette. La qualité de la verbalisation est donc essentielle, à la fois par sa précision (granularité de la description), par sa complétude relativement à un objet de recherche donné, par son caractère descriptif, c'est-à-dire aussi peu interprétatif que possible.

Rechercher délibérément à obtenir des verbalisations répondant à ces qualités ne me paraît possible qu'à condition de mettre en œuvre une médiation, c'est-à-dire une technique d'entretien. Ce choix n'a cependant rien d'évident. Dans le recueil de données de verbalisation relativement à l'étude de résolution de problèmes par exemple l'utilisation d'une technique d'entretien experte n'est quasiment jamais envisagée. L'échange inter subjectif se résume à donner une consigne de verbalisation et à des relances d'encouragement (Ericsson and Simon 1983). Ce choix a été déjà discuté au début du siècle, mais puisque le concept de technique d'entretien n'existait pas encore il se résume à un débat sur l'intérêt d'utiliser des questions, de formuler activement des relances. Titchener (1912 p506) conclut fortement que non, alors les chercheurs de l'école de Wurzburg sont partagés. La grande crainte, parfaitement pertinente, était et reste d'induire le contenu des réponses par la formulation des questions et donc de risquer de se priver de la mise en mots spontanée ou de suggérer des réponses. Cependant depuis les années 1900 nous avons fait quelques progrès dans les techniques d'entretien, d'innombrables techniques thérapeutiques ont perfectionné l'écoute de ce qui est formulé, ont perfectionné l'effet des relances, progrès techniques qui semblent globalement ignorés par la recherche cognitive. Non seulement il est possible de ne pas poser des questions fermées ou en forme d'alternative qui apportent plus d'information par leur formulation que ce qu'elles permettent de recueillir : "Est-ce que vous avez commencé par regarder le dessin ?", ou bien " Vous avez regardé le dessin ou vous avez lu la consigne ?" auxquelles on peut avantageusement substituer : "Par quoi avez vous commencé ?" non seulement parce qu'il s'agit d'une formulation ouverte, mais parce qu'elle est à la fois ouverte (elle ne suggère rien sur ce qui s'est passé) et focalisante en structure puisque sa formulation vise un moment identifiable, relativement défini (le commencement) à la différence d'une question comme "que pensez vous de ce que vous avez fait" qui est aussi ouverte, mais oriente plus vers la production d'un jugement ou d'un commentaire que la verbalisation descriptive du vécu. Ce n'est pas la place ici de rentrer dans le détail de toutes les techniques permettant de produire des questions précises et non inductives, ni de démontrer toutes les grilles permettant de repérer l'implicite dans de qui est dit de manière à pouvoir relancer immédiatement sur l'information dont on perçoit qu'elle n'a pas été formulée, mais cette technicité que j'ai présenté par ailleurs est une des conditions permettant d'exploiter pleinement l'introspection. Je plaide fortement pour l'apprentissage et l'emploi de techniques d'entretien. Quels sont mes arguments ?

- le sujet exprime plus que ce qu'il a le projet de communiquer.

Cela déjà me paraît fonder la nécessité d'un témoin qui repère et note les indicateurs non verbaux, para verbaux et épi verbaux. Un enregistrement vidéo pourrait apporter toutes ces informations. Mais ce n'est pas la caméra qui ayant repéré un geste mime ou métaphorique accompagnant l'expression verbale, peut attirer l'attention du sujet sur ce geste qui exprime plus, ou autre chose, que les mots, et relancer l'explicitation sur ce point. Le sujet lui-même ne peut exploiter ces signaux puisqu'ils lui sont non conscients. Il ne s'agit pas de fantasmer l'existence

d'un observateur qui saurait tout ce que l'autre veut dire, mais d'un accompagnateur attentif à ce qui s'exprime à travers ce qui se dit et utilise ces signaux pour relancer le sujet afin qu'il explicite ce qu'il exprime, mais ne formule pas.

- le sujet verbalise moins tout seul que ce qu'il pourrait le faire avec une médiation.

Cette seconde remarque peut paraître contradictoire avec la première. Mais il n'en est rien dans la mesure où elle ne porte pas sur les mêmes points. Dans le premier cas, le sujet fournit -de façon non consciente- plus d'information que ce qu'il croit donner et la présence d'un intervieweur peut permettre de formuler des relances sur ce qui est montré mais pas nommé, dans le second cas, à propos de ce que le sujet a l'intention de formuler, il est possible de l'accompagner plus loin que ce qu'il sait faire tout seul spontanément. Cela pour plusieurs raisons :

. Dès qu'il y a nécessité d'une temporisation, d'une inhibition des modes de réponses les plus immédiats, la présence d'un médiateur facilite la suspension. En effet, la mise en mots se fait sur le rythme de ce qui se révèle, plutôt lentement et un guidage extérieur peut aider le sujet à prendre le temps de laisser se faire cet accueil de la forme de l'expression. L'accès à des événements subjectifs très brefs, ou la décomposition descriptive des étapes intermédiaires supposent un ralentissement, une dilatation temporelle du moment qui a été vécu qui peut être facilitée par un guidage qui va déplacer l'attention de l'observateur sur le détail de ce qu'il a vécu plutôt que sur la régulation de sa manière d'y accéder. L'intervieweur peut aider à réguler les moments où le savoir réfléchi prend le pas sur l'acte de réfléchissement (un peu comme dans le dessin, quand où je dessine la table rectangulaire parce que je sais qu'elle est rectangulaire, alors que ce que je vois est un trapèze). Rester dans la mise en mots de ce qui apparaît effectivement est délicat, et demande de tenir une méta position par rapport à ce que l'on verbalise. C'est possible de le faire seul, mais pas sans un long apprentissage et de l'entraînement.

. La recherche d'une description précise, son ordonnancement, sont des activités qui se superposent au fait même de dire. Cela multiplie les risques de laisser des aspects dans l'implicite. La présence d'une personne qui détecte les indicateurs d'implicites permet d'aider à la production d'une description plus précise et complète. L'attention portée sur le niveau de fragmentation de la description (Vermersch 1994) alerte immédiatement sur le caractère global de ce qui est nommé et offre la possibilité de relancer en demandant une fragmentation de ce qui est décrit.

. Le sujet peut encore dire plus que ce qu'il saurait le faire tout seul s'il est sollicité par des questions qui le conduisent à tourner son attention vers des aspects de son vécu pour lesquels il ne possède pas encore de catégories lui permettant d'y porter attention. Mais de nouveau ce guidage se fait en structure.

Introduire la médiation d'un intervieweur ne manque donc pas d'arguments positifs, mais se heurte aux limites du médiateur lui-même. D'une part l'acquisition de tout ce qui fait la compétence d'un intervieweur expert est longue et demande beaucoup d'entraînement pour maîtriser les techniques et ce dans le tempo même de l'échange. D'autre part, quel que soit le recul qu'il peut avoir, le médiateur reste dans les limites de sa culture, de ses pré conceptions, ses savoirs écran implicites, ses projections non conscientisées. Toutes limitations dont il serait vain de croire que l'on puisse s'en affranchir absolument. Cette constatation ne peut que nous ramener à la double nécessité de la régulation intersubjective et de la triangulation des données de verbalisation avec des séries de données indépendantes comme des traces ou des observables.

Introspection et description

Supposons que nous ayons perfectionné cette activité réfléchissante, supposons que la verbalisation se passe bien grâce à une technique d'entretien efficace, précise et fiable, se dégage alors une nouvelle couche de problèmes liés au fait que cette verbalisation produit des données descriptives.

D'une part cela implique que ces données descriptives en première personne sont insuffisantes à elles seules pour générer une recherche complète, elles ne permettront pas à elles seules de produire des explications causales et doivent nécessairement s'intégrer dans un projet plus large recueillant d'autres données, Titchener avait bien vu cette limite (1912) même si son œuvre propre n'est pas allée très loin dans ce sens.

Mais d'autre part cela souligne le fait que nous ne pouvons avoir par l'introspection que des descriptions, et donc, demander au sujet autre chose que des descriptions c'est quitter le plan de l'introspection pour aller vers celui des représentations, vers les théories naïves du sujet. L'introspection a pour but de recueillir des descriptions factuelles pas de demander au sujet de faire la science de sa propre expérience subjective. En conséquence il paraît tout à fait inapproprié de demander au sujet des explications de ce qu'il a fait ou l'expression de la causalité de sa conduite (Nisbett et Wilson 1977), car dans ce cas on lui demande des inférences, des théories et non ce qui s'est passé pour lui tel que cela peut lui apparaître. Il est important de ne pas confondre la recherche des conceptions du sujet, ses représentations spontanées, ses explications du monde et de son fonctionnement cognitif et le témoignage de ce qui s'est passé dans un moment vécu singulier dans les limites de ce qui est conscientisable et exprimable pour lui. De manière complémentaire, il ne faut pas confondre l'objet de recherche tel qu'il se formule pour le chercheur qui peut très bien rechercher une liaison causale ou la mise en évidence d'un mécanisme particulier et l'objet tel qu'il est inscrit dans le vécu des sujets et à propos duquel le sujet ne peut que décrire ce qu'il a vécu.

Cependant il est bien évident que l'on est pas maître de ce que le sujet va verbaliser, même si on opère un accompagnement expert et que l'on vise bien du descriptif, cela implique dans le traitement des données de ne pas donner le même statut à la description et aux commentaires, jugements, expression de théories spontanées. Mais cette précaution n'est elle pas vaine dans la mesure où toute expression en langue naturelle, même intentionnellement descriptive est sous tendue par un horizon d'interprétations dont le sujet n'est pas conscient ? Cette objection dans son principe est radicale et nul ne peut prétendre y échapper. Peut-être peut-on cependant en relativiser les effets en les rapportant à différents cadres : 1/ dans le cours même du déroulement d'un entretien, on peut facilement repérer un gradient entre un langage descriptif (relativement à notre culture à cette date) et ce qui apparaît immédiatement comme une interprétation, une généralisation abusive, ou l'expression d'un jugement plutôt que d'un fait. A partir de ce repérage, il est possible de relancer vers une verbalisation qui donne les éléments descriptifs plus factuels contenus dans une nominalisation ou un verbe d'action trop global. Contrairement aux techniques de Titchener qui voulait former ses étudiants à ne verbaliser que des descriptions très fines et basiques, il est possible d'accueillir toutes les verbalisations et de s'en servir comme point de départ pour faire décrire. 2/ dans les comparaisons que permet le recueil de données en seconde personne, la variété des réponses dues aux différences inter individuelles fait vite apparaître les présupposés d'une description particulière, l'effet est le même quand on rapproche des données obtenues par d'autres équipes ; 3/ enfin à des degrés divers chaque année qui passe donne l'occasion de revenir sur les données précédemment enregistrées et de prendre conscience des présupposés qui relevaient de la doxa de l'époque.

L'accent mis sur les verbalisations et la nécessité d'une technique d'entretien souligne le cadre inter-subjectif de la recherche en seconde personne dans le moment même d'accès au vécu (acte réfléchissant) et dans la verbalisation descriptive de ce vécu. C'est un point que la psychologie cognitive semble avoir cherché à occulter c'est que cette dimension intersubjective liée à la médiation nécessaire pour accompagner le sujet dans l'accès à son expérience subjective et à sa thématization suppose que le chercheur lui même soit formé, non seulement à des "techniques" mais aux attitudes relationnelles personnelles qui font que ces techniques sont utilisables de façon efficiente. La mise en oeuvre de l'introspection suppose de traiter le "sujet" de la psychologie cognitive comme une personne, et pour cela que le chercheur se soit formé aussi à ce niveau personnel.

conclusion

Mon objectif a été de mettre en valeur l'introspection comme pratique, d'en examiner les perfectionnements successifs et d'en proposer moi même un certain nombre, ce faisant j'ai laissé de côté beaucoup de problèmes, beaucoup d'auteurs. J'ai voulu indiquer les lignes d'une méthodologie réglée, certainement perfectible, à condition de la mettre en œuvre réellement.

L'introspection est difficile, elle est technique, elle demande un apprentissage, requiert le développement progressif d'une véritable expertise. La plus grande difficulté est que cette technicité est masquée, qu'elle peut passer inaperçue du fait de l'apparente facilité avec laquelle il est possible d'accéder à un minimum d'information sur nos états, nos pensées, nos émotions, facilité qui tombe aussitôt que l'on est en projet d'en donner une véritable description et d'y accéder de manière suffisamment stable et précise. Mais pas plus que de regarder un jardin ne donne la compétence de jardinier ou de botaniste, pas plus le contact familial avec sa propre intimité ne donne la compétence de phénoménologue ou de psychologue. Piaget (1953 p 282-286) l'a remarquablement souligné, la connaissance du monde "intérieur" ne nous est pas plus donnée que celle du monde des objets, dans les deux cas il y a construction à partir de l'interaction entre le sujet et le monde, entre le sujet et lui-même.

Le premier perfectionnement à l'utilisation de l'introspection a été de passer d'un point de vue en première personne dans lequel sujet et observateur ne se distinguent pas, à un point de vue en seconde personne où plusieurs sujets distincts du chercheur sont étudiés. J'ajouterai aujourd'hui, la nécessité que le chercheur ait une expérience personnelle approfondie de la pratique de l'introspection, qu'il ait une véritable familiarité avec la structure de son expérience subjective relativement à son objet de recherche de façon à contrôler ses projections implicites sur l'expérience des autres. Ce passage crée l'obligation de travailler sur les verbalisations et pose beaucoup plus clairement les questions techniques relatives à la production, au recueil, à l'aide que l'on peut apporter pour développer ces verbalisations que je traduis personnellement en terme de technique d'entretien. Le second perfectionnement, a été de contrôler le cadre, autrement dit de délimiter une tâche, de préciser les consignes, de standardiser la passation, de recueillir des traces complémentaires indépendantes. La troisième étape me semble reposer sur le développement de la dimension "surréflexive", sur l'application de l'introspection à la connaissance de sa propre mise en œuvre. C'est ce à quoi nous travaillons actuellement. Ce sur quoi nous débouchons est la mise en valeur de l'originalité et de l'importance de l'activité réfléchissante. L'introspection est basée sur cette activité réfléchissante, mais la réduction phénoménologique aussi, de même que les actes intuitifs analysés par C. Peugeot. D'une part ce résultat est une manière de montrer comment en examinant attentivement la pratique d'accès à l'expérience subjective on débouche sur une question importante par rapport à la conscience envisagée comme prise de conscience. D'autre part, cette activité réfléchissante fait apparaître un nouveau gisement de données. Car nous ne sommes plus cantonné à une dichotomie sub personnel / conscience phénoménologique, mais s'ouvre la possibilité d'intercaler entre les deux toutes les informations non conscientes (ne relevant pas encore de la conscience réfléchies) mais qui sont **conscientisables**. Et qui supposent pour devenir conscientes et donc verbalisable un cheminement, une suspension de l'attitude habituelle, une modification de la quête d'information, une suspension sémantique où la mise en mots cherche à se subordonner à l'accueil de l'expérience. Bref, un accompagnement qui soit autre chose qu'une simple consigne. Après tout l'expérience subjective est bien le fait d'une personne, peut-être que cela nécessite une intersubjectivité plus raffinée ?

Eléments de bibliographie :

Alajouanine, T., and Lhermite, F., (1964), Essai d'introspection de l'aphasie : l'aphasie vue par les aphasiques. *Revue Neurologique*, 113, 609-621.

Augier, E., (1934), *Mécanismes et conscience*, (Paris, Alcan).

Avanzini, G. (1974), *A. Binet : écrits psychologiques et pédagogiques*, (Toulouse, Privat).

Bakan, D. (1954) A reconsideration of the problem of introspection. *Psychological Bulletin*, 51, 105-118.

Bem, D., (1967), Self-perception theory : an alternative explanation of cognitive dissonance phenomena. *Psychological Review*, 74, 183-200.

Binet, A. (1894) *Introduction à la psychologie expérimentale*, (Paris, Alcan).

- Binet, A. (1903) *L'étude expérimentale de l'intelligence*, (Paris, Costes).
- Bode, H. B. (1913), The method of introspection, *Journal of Philosophy*, 10.
- Boring, E.G. (1938), Titchener on meaning. *Psychological Review*, 45, 92-95.
- Boring, E.G. (1953), A history of introspection, *Psychological Bulletin*, 50, 3, 169-189.
- Brentano, F. (1874, 1944), *Psychologie du point de vue empirique*, (Paris, Aubier).
- Burloud, A. (1927), *La pensée d'après les recherches expérimentales de Watt, Messer, Bühler*, (Paris, Alcan).
- Burloud, A. (1927b), *La pensée conceptuelle*. (Paris, Alcan).
- Burloud, A., (1938), *Principes d'une psychologie des tendances*. (Paris, Alcan).
- Cohen, A., (1984), Studying second language strategies : how do we get the information ? *Applied Linguistics*, 5, 101-112.
- Claparède, E. (1933), Genèse de l'hypothèse, *Archives de Psychologie*, XXIV, 93/94, 1-155.
- Clarke, H.M., (1911), Conscious attitudes. *American Journal of Psychology*, 22, 214-249.
- Comte, A. (1830, 1975), *Philosophie première. Cours de philosophie positive*, Leçons 1 à 45, (Paris, Hermann).
- Danziger, K., (1980), The history of introspection reconsidered. *Journal of history of the behavioral sciences*, 16.
- Denis, M. (1989) *Image et cognition*, (Paris, PUF).
- Dodge, R. (1912), The theory and limitation of introspection. *American journal of Psychology*, 23, 214-229.
- Dugas, L., (1911), L'introspection. *Revue Philosophique*, 72, 606-700.
- Dumas, G. (1924), *Traité de psychologie*, deux tomes, (Paris(Alcan).
- Ebbinghaus 1885, traduc 1964, d'après le J. Phenomenological Psychology, Giorgi 83
- English, H.B. (1921), In aid of introspection, *American journal of psychology*, 32, 404-414.
- Ericsson, K.A. and Simon, H.A. (1984, 1993), *Protocol Analysis, Verbal Protocols as data*, (Cambridge, MIT Press).
- Ericsson, K.A. and Crutcher, R.J. (1991), Introspection and verbal reports on cognitive processes - Two approaches to the study of thinking : a response to Howe. *New ideas in psychology*, 9, 3, 57-71.
- Færch, C. and Kasper, G. (eds), (1987), *Introspection in second language research*. (Philadelphia, Multilingual Matters Ltd).
- Falk, A. (1975), Learning to report one's introspection, *Philosophy of science*, 42.
- Fraisse, P., (1963), *L'évolution de la psychologie expérimentale*, p 6-84, in Fraisse P & Piaget J. *Traité de Psychologie expérimentale* tome I, (Paris, PUF).
- Flanagan, O. (1992), *Consciousness Reconsidered*, (Cambridge, MIT Press).

- Garanderie de la, A. (1989), *Défense et illustration de l'introspection*. (Paris, Centurion).
- Garanderie de la, A. (1969), "Schématisme et thématisme" *Le dynamisme des structures inconscientes dans la psychologie d'A. Burloud*. (Louvain, Nauvelaert).
- Geissler, L.R., (1909), The measurement of attention, *American journal of psychology*, 20, 437-529.
- Gould, S.J., (1993), Researcher introspection as a method in consumer research : applications, issues, and implications. *Journal of Consumer Research*, 21, 719-722.
- Guillaume, P. (1948, 1932), *Manuel de psychologie*, (Paris, PUF).
- Hayes, S.P., (1906), A study of the affective qualities. *American journal of psychology*, 17, 358-393.
- Hixon, J.G. and Swann W.B. jr, (1993), When does introspection bear fruit ? Self-réflexion, self-insight, and interpersonal choices. *Journal of Personality and Social Psychology*, 64, 35-43.
- Howe, R.B.K. (1991), Introspection a reassessment, *New ideas in psychology*, 9, 1, 25-44.
- Howe, R.B.K. (1991), Reassessing Introspection : a reply to Natsoulas, Lyons, and Ericsson and Crutcher, *New ideas in psychology*, 9, 3, 383-394.
- Humphrey, G. (1951), *Thinking, an introduction to its experimental psychology*, (London, Methuen).
- Jacobson, E., (1911), On meaning and understanding. *American journal of psychology*, 22, 553-577.
- James, W. (1890), *The Principles of Psychology*, 2 vol, (London, McMillan).
- Kirk, R., (1971), Armstrong analogue of introspection. *Philosophical Quaterly*, 21, 158-162.
- Kostyleff, N., (1910), Les travaux de l'école de Wurzburg : contribution à l'étude objective de la pensée. *Revue Philosophique*, 70, 554-580.
- Laplane, D., (1992), Use of introspection in scientific psychological research. *Behavioural Neurology*, 5, 199-203.
- Leahey, T.H. (1987), *A History of Psychology*, (Englewood Cliffs, Prentice-Hall).
- Lennon, P., (1989), Introspection and intentionality in advanced second-language acquisition. *Language Learning*, 39, 375-396.
- Loftus, E.F., and Loftus, G.R., (1980), On the permanence of stored information in the human brain. *American Psychologist*, 35, 409-420.
- Lyons, W.E. (1986) *The disappearance of introspection*, (Cambridge, MIT Press).
- Lyons, W.E., (1991), Introspection- A two level or one-level account ? : a response to Howe. *New ideas in psychology*, 9, 3, 51-55.
- Maine de Biran, (1932, 1807) , *Essai sur les fondements de la psychologie et sur ses rapports avec l'étude de la nature*, Tome VIII et IX, (Paris, Alcan).
- Mandler, J.M. et Mandler, G. (1964) *Thinking from association to gestalt*, (New York, John Wiley & Sons).

- Marquer, J. (1995) *Variabilité intra et interindividuelles dans les stratégies cognitives : l'exemple du traitement des couples de lettres.*, in Lautrey, J. (edited by) *Universel et différentiel en psychologie*, p 107-130, (Paris, PUF).
- Mayer, A., and Orth J., (1901), *Zur qualitativen Untersuchung der Association.*, *Zeitschrift für Psychologie*, 26, 1-13.
- McKellar P. (1962), *The method of introspection*, in J. Scher, J (Ed) , *Theories of mind*, (New York, Free Press of Glencoe).
- Michotte, A., (1907), A propos de la "Méthode d'introspection" dans la psychologie expérimentale. *Revue Néo Scolastique*, 4, 522.
- Montebello, P. (1994), *La décomposition de la pensée*, (Grenoble, Million).
- Moore, F.C.T. (1970), *The psychology of Maine de Biran*, (Oxford, Clarendon).
- Nakashima, T., (1909), Contributions to the study of the affective processes. *American journal of psychology*, 20, 157-193.
- Natsoulas, P., (1970), Concerning introspective "knowledge". *Psychological Bulletin*, 73, 89-111.
- Natsoulas, P., (1989), The distinction between visual perceiving and visual perceptual experience. *The Journal of Mind and Behavior*, 10, 37-61.
- Natsoulas, P., (1990), Reflective seeing and exploration in the company of Edmond Husserl and James J. Gibson. *Journal of Phenomenological Psychology*, 21, 1-31.
- Natsoulas, P., (1991), "Introspecting" and consciousness : a response to Howe. *New ideas in psychology*, 9, 3, 45-50.
- Nisbett, R.E. and Bellows, N., (1977) Verbal reports about causal influences on social judgements : private access versus public theories. *Journal of Personality and Social Psychology*, 35, 613-624.
- Nisbett, R.E. et Wilson, T.D. (1977) Telling more than we can know : verbal reports on mental processes, *Psychological Review*, 84, 3, 231-259.
- Ogden, R.M., (1911), Imageless thought : résumé and critique. *Psychological Bulletin*, 8, 194.
- Okabe, T., (1910), An experimental study of belief. *American journal of psychology*, 21, 563-596.
- Piaget, J., (1950), *Introduction à l'épistémologie génétique*, tome III, (Paris, PUF).
- Piaget, J. (1968) *Sagesse et illusion de la philosophie*, (Paris, PUF).
- Piguet J-C., (1975), *La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme*. (Neuchâtel, A la Baconnière), Pillsbury, W.B., (1904), A suggestion toward a reinterpretation of introspection. *Journal of Philosophical and psychological scientific methods*. 1, 228.
- Ryle, W.H., (1909), An experimental study of expectation. *American journal of psychology*, 530-569.
- Radford, J., (1974), Reflections on introspection, *American Psychologist*, 29, 245-250.
- Rakover, S., (1993), Empirical criteria for task susceptibility to introspective awareness and awareness effects. *Philosophical Psychology*, 6, 4, 451-467.

- Sartre, J-P. (1940), *L'imaginaire*, (Paris, Gallimard).
- Sauze, B., (1911), L'école de Wurzbourg et la méthode d'introspection expérimentale. *Revue de philosophie*, 18, 225.
- Shepard, R.N. (1990) *Minds sight*, (New York, Freeman and Company)
- Shepard, R.N. and Cooper, L.A. (1982) *Mental images and their transformations*, (Cambridge, MIT Press).
- Smith, E. & Miller, F., (1978), Limits on Perception of Cognitive Processes: A Reply to Nisbett and Wilson. *Psychological Review*. 85, 4, 355-362.
- Taine, H. (1966, 1857) *Les philosophes français du XIX siècle*, (Paris, J-J Pauvert).
- Titchener, E. B., (1912a), Description vs statement of meaning. *American Journal of Psychology*, 23, 165-182.
- Titchener, E. B., (1912b) Prolegomena to a study of introspection. *American Journal of Psychology*, 23, 427-448.
- Titchener, E. B., (1912c), The schema of introspection. *American Journal of Psychology*, 23, 485-508.
- Titchener, E.B., (1913), The method of examination. *American journal of psychology*, 24,429-440.
- Titchener, E.B. (1909), *Lectures on the experimental psychology of thought processes*, (New York, MacMillan).
- Vermersch, P. (1993) *Pensée privée et représentation pour l'action*, in Weill, A., Rabardel, P. et Dubois, D. (eds), *Représentations pour l'action*, (Toulouse, Octarès).
- Vermersch, P. (1994) *L'entretien d'explicitation*. (Paris, ESF).
- Voutsinas, D. (1964), *La psychologie de Maine de Biran*, (Paris, SIPE).
- Wallendorf, M., Brucks, M., (1993), Introspection in Consumer Research : Implementation and Implications. *Journal of Consumer Research*, 20, 339-359.
- Washburn, M.F., (1922), Introspection as an objective method. *Psychological Review*, 29, 89-112.
- Watt, H.J. (1905), Experimentelle Beiträge zu einer Theorie des Denkens, *Archiv für die gesamte psychologie*, 4, 289-436.
- White, P. (1980) Limitations on verbal reports of internal events : a refutation of Nisbett and Wilson and Bem, *Psychological review*, 87, 1, 105-112.
- Wilson, F., (1991), Mill and Comte on the method of introspection. *Journal of the History of the Behavioral Science*, 27, 107-129.
- Smith, E.R. and Miller, F.D. (1978) Limits on perception of cognitive processes, *Psychological review*, 85, 4, 355_362.
- Wundt, W. (1904, 1874) , *Principles of physiological psychology*, (New York, MacMillan).
- Wundt, W., (1907), *Über Ausfrageexperimente und über die Methoden zur Psychologie des Denkens*. *Psychologische Studien*. 3, 301-360.